

CHAPITRE VII

A LA CAMPAGNE CHEZ DES AMIS

Grandes séries. — Leurs avantages. — Arrivée de l'invité. — Ses manies menacées. — Rôle des maîtres de maison. — L'âme de la chambre. — Les étrennes. — Anecdotes.

La diversité des invitations pour un séjour à la campagne correspond, plus encore qu'à des différences de train de vie, à deux conceptions de l'hospitalité. Ces conceptions ne s'opposent pas nécessairement, mais peuvent être appliquées tour à tour, chacune avec son agrément et ses risques d'inconvénients.

Elles se distinguent nettement : *l'apparat, l'intimité.*

RÉSERVONS A L'APPARAT CE CHAPITRE

Il est des gens, de plus en plus rares sans doute, auxquels leur installation permet de recevoir en grand et avec faste.

Deux traits caractérisent ces réunions. Les hôtes y sont nombreux et l'invitation qui leur est adressée fixe d'avance la durée du séjour. C'est ce qu'on appelait, jadis, *les grandes séries.*

La solennité des capitales se trouve ainsi transportée dans de vastes demeures, parmi :

... les grands bois frissonnants

Et les cieux azurés et les lacs et les plaines.

Ce mode d'accueil présente quelque avantage. Celui qui reçoit se donne une peine globale, pour l'ensemble des invités, sans avoir à se préoccuper de chacun d'eux. Ensuite celui qui est reçu, si l'on admet que vivre chez autrui n'est pas sans amener quelque contrainte, la sentira plus légère, en cette occurrence, que dans une intimité exercée sans discernement. L'indépendance, et des maîtres de maison et de l'invité, est respectée grâce à un protocole tacite.

Il est admis que, dès votre arrivée, un serviteur vous conduise directement à votre chambre. C'est généralement à l'heure du thé ou du premier grand repas que vous rencontrerez les amphitryons et leurs hôtes. Apparente infraction à la loi de l'hospitalité qui, cependant, s'explique. Le maître de maison n'a-t-il pas à veiller aux distractions qu'il offre à l'ensemble de ses invités, déjà rendus à demeure?

Bien entendu, il est des personnages que l'on accueille sur le perron. Nous n'irons pas jusqu'à recommander à leur égard la minutie que marquait, un jour, certain fanatique du protocole en disant à un ministre plénipotentiaire, touché de le voir sur le seuil :

« Monsieur le Ministre, je dois cette attention à votre rang. Si vous étiez ambassadeur, ma femme serait à mes côtés pour vous recevoir. »

Arrivez-vous à un moment où tout le monde se trouve dans le vestibule, prêt à descendre au jardin? Vos amis tentent de vous entraîner. Si vous êtes maniaque, prenez garde! Malgré le charme de la promenade, une hantise vous poursuivra. Là-bas, dans votre chambre, un inconnu qui, dès votre arrivée, vous a demandé vos clefs de valise, et à qui vous n'avez pas osé les refuser, a défait vos

bagages, et, si bien *stylé* soit-il, range vos objets familiers dans un ordre ou un désordre qui n'est pas le vôtre. Aussi vous presserez-vous de rentrer et de gagner votre appartement. Certes, vous trouverez votre vêtement du soir disposé sur le lit avec une science classique, mais lorsque vous approcherez, vous découvrirez que les boutons placés à la chemise ne sont pas ceux que vous lui réserviez en votre esprit... et tant d'autres détails...

Alors vous vous mettez en quête de reconstituer vos habitudes dans ce cadre nouveau. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir que les pièces même de votre nécessaire ont été sorties, mais où, placées?

Sur la table de toilette vous découvrez vos flacons qui semblent des invités un peu perdus au milieu des cristaux de la maison.

Petit à petit, vous remettez la main sur les objets grevés de vos manies. Et, l'esprit libre, vous allez pouvoir vous habiller.

**

Vous voilà souriant au salon. Le repas se déroule au rythme des dîners en ville. Notons qu'à la campagne, c'est à la maîtresse de maison, si elle n'est entourée que de convives demeurant sous son toit, d'indiquer le moment où la soirée prend fin. Art où peut s'exercer la finesse féminine, car il ne s'agit pas, bien entendu, d'envoyer brusquement les gens se coucher.

Ensuite, et tandis que, sans prendre l'air pressé, les invités glissent vers la porte, la châtelaine dit aux nouveaux arrivés :

« J'espère que vous ne manquez de rien. Demandez tout ce qu'il vous faudra. »

On répond invariablement que l'on se trouve à merveille, même si les habitudes les plus chères sont meurtries.

Il n'est jamais défendu d'avoir de l'à-propos, comme celui qui disait en pareil cas : « Ma chère amie, vous êtes bien bonne, mais vous seriez sans doute fort attrapée si je demandais tout ce qui me passe par la tête. »

*
**

Et maintenant l'on se retire, à la lumière des lampes électriques, tandis que, du fond des réminiscences, s'évoque l'antique cérémonie des bougeoirs.

Le maître de maison, près d'une table du vestibule couronnée d'une lueur tremblotante, remettait à chacun le lumignon entouré de son globe.

Vieille procession chuchotante à travers les corridors enténébrés!...

*
**

Quand chacun a regagné sa chambre, c'est, pour les nouveaux arrivants, le moment de la contempler à loisir. Tout à l'heure, en vue d'y retrouver des objets de première nécessité, l'on était plus préoccupé d'en parcourir les cachettes que d'en étudier l'aspect particulier.

Or il y a, si l'on peut dire, une âme de la chambre! Elle vous plaît ou elle vous déplaît, on entre en sympathie avec elle, ou l'on s'y trouve mal à son aise, on ne sait pourquoi! Et c'est une habileté raffinée que de savoir donner à un hôte la chambre qui convient à son caractère. Certaines mesures sont faciles à prendre, et il est évident que l'on ne réserve pas, sinon par erreur ou par grande presse, à un monsieur une chambre dont le meuble principal est une coiffeuse, ou à une dame, à moins qu'elle ne soit femme de lettres, un appartement sans miroir où trône un vaste bureau, chargé de livres. Encore la femme de lettres ne se trouverait-elle pas très contente!

Mais revenons aux livres. Il est très agréable d'apercevoir, sur un guéridon, quelques ouvrages qui donnent envie d'être lus, et c'est une attention, aussi charmante et aussi délicate, que de placer des fleurs dans un vase.

Avant de laisser s'endormir l'hôte en sa chambre, n'oublions pas une attention bien simple et qui ne doit pas échapper à de bons maîtres de maison. Qu'ils se représentent un malheureux ou une malheureuse ayant soif et trouvant vide la carafe d'eau! Que faire? La chambre prendra tout à coup l'aspect du désert aride!

**

La journée du lendemain, sauf pour les chasseurs, suit un programme fixé d'avance. La matinée appartient à l'invité, qui est libre d'en disposer comme il l'entend. S'il s'aventure au dehors, des rencontres l'attendent, qui ne sont pas toujours fortuites et prolongent agréablement une conversation entamée la veille.

L'après-midi se partage entre la promenade, le bridge, la conversation.

**

Une préoccupation bourdonne, si l'on nous permet cette expression, dans l'esprit de l'invité. Elle a trait à ce que l'on appelle en langage courant : le pourboire, et plus élégamment, les étrennes.

Le tracassier vient moins de la dépense à faire que de la proportion à fixer par rapport à la durée du séjour, à l'importance de la maison et aux services dont on a été l'objet. On ne saurait se dérober à cet usage. Cependant, là encore, interviennent les nuances. La situation et la fortune subissent, en ce cas comme en bien d'autres, quelques exigences de plus. Le don n'est pas proportionnel

au temps que l'on passe. Il n'est pas séant de descendre au-dessous d'un minimum, et l'usage conseille de ne point fractionner en petites unités ses largesses.

Quant à la répartition entre le personnel, elle deviendrait un casse-tête. Mieux vaut s'en tenir à une somme globale, remise au maître d'hôtel, ou, si la maison est tenue par des femmes, à celle qui occupe le principal emploi. Cependant une gratification spéciale doit être réservée à la personne qui s'est particulièrement occupée de vous.

Rien de plus simple, du reste, en cas de doute, que de vous renseigner auprès des amis qui sont à demeure, pour harmoniser vos générosités avec les leurs.

Le pourboire se glisse discrètement dans le creux de la main, à l'instant du départ. Le châtelain, s'il est présent, regarde ailleurs, et le serviteur bien *stylé* remercie avec une déférence invariable, sans rien laisser percer de sa satisfaction ou de sa déception.

Voulez-vous savoir comment un hôte distrait s'acquitta un jour de cette formalité? Il allait monter en voiture. Devant lui se trouvait le maître de maison, vieux camarade de toujours, et, à quelques pas, un impeccable maître d'hôtel. L'invité met le billet de banque dans la main de son ami, tandis que, tapant affectueusement sur l'épaule du serviteur, il lui dit : « Merci, mon vieux, du délicieux séjour que je viens de faire chez toi. »

CHAPITRE VIII

LA CHASSE

Chasse à tir. — En battue. — Quelques préceptes et incidents. — Chasse à courre. — Une aventure de Chateaubriand devant Louis XVI.

La chasse est précédée d'un déjeuner matinal et suivie d'un copieux dîner.

On prétend qu'un jour, un facétieux invité, après une battue médiocre, voyant une table peu engageante, s'est écrié :

« Enfin, un coup de fusil ! »

La chasse en battue est la seule que l'on se croie autorisé à offrir en des réunions d'apparat. Et l'unique souci d'un « beau tableau » remplace le vrai amusement campagnard qui appelle l'homme, dès l'aurore, à suivre, un fusil sous le bras, son chien à travers les guérets.

Un petit avis : n'acceptez pas de prendre part à une grande chasse, si vous ne tirez pas suffisamment bien.

Louis XIV, qui s'y connaissait en savoir-vivre, fit un jour, à Marly, cette remarque, qu'en toutes sortes d'exercices d'adresse, nul n'étant obligé de se produire, on n'a pas d'excuses à se comporter maladroitement.

Le précepte, hors de l'intimité, demeure toujours vrai. Nous pourrions citer tel homme de bonne compagnie qui

préféra, il y a quelques années, décliner respectueusement une invitation à la chasse, faite de la bouche même d'un souverain régnant, auquel il répondit : « Sire, je ne suis pas assez bon tireur. » A propos de quoi le monarque de remarquer : « Je regretterai votre absence, mais je ne puis que vous approuver. »

Pour la chasse en battue, les tireurs, disposés suivant un plan tactique, concerté entre le maître de maison et ses gardes, doivent, autant que possible, réserver le plomb au gibier et non aux invités et aux rabatteurs ! Il faut aussi respecter le champ de tir du voisin. Enfin l'on ne doit pas quitter sa place, ne serait-ce que pour ne pas offrir un objectif supplémentaire aux fusils de ses amis.

Certaines femmes chassent ! Rendons-leur cette justice qu'en général elles se soumettent à toutes les disciplines de l'art. Quant à celles qui ne tirent pas, il peut être permis à l'une d'elles de se placer derrière un chasseur, à condition d'être silencieuse et de ne pas gêner les mouvements. En effet, les tireurs chevronnés ont près d'eux un chargeur qui leur passe un second fusil, ce qui leur permet quelquefois de faire tomber quatre pièces coup sur coup.

La coutume conseille, lorsque votre voisin n'aperçoit pas une « pièce » à sa portée, de lui crier : « A vous. » Ou bien, s'il n'a pas compris : « A vous, un tel ! » Et l'on raconte qu'un chasseur distrait interpella un de ses voisins, marié à une jeune veuve, en lui donnant le nom du premier mari !

*
**

Les chasses de luxe se font rares aujourd'hui et, d'avantage, la chasse à courre qui, par son train, oblige de plus en plus les veneurs à se mettre en société pour supporter les frais, gages des piqueurs, entretien des chevaux et de la meute.

Autrefois il n'existait guère de sociétés de chasse à courre. Aujourd'hui les équipages appartiennent presque tous à des actionnaires.

Une autre menace pèse sur ce divertissement si pittoresque : l'évolution des goûts vers des *sports*, non moins animés, mais caractérisés par plus de simplicité. En outre, une grande partie de la jeunesse qui semblait détournée du cheval par la mécanique y revient avec passion.

Reviendra-t-elle à la vénerie ?

Cependant on voit encore, à travers les forêts, comme dans les gravures du siècle passé, galoper derrière les chiens, les cavaliers, sous la tenue aux couleurs vives ou sombres, rouge, ventre de biche, ou bleu de roy !

Les règles et coutumes de la vénerie occupent des volumes. Depuis les *Dicts* de Gaston Phébus, si admirés de Froissart, jusqu'aux anecdotes savoureuses du marquis de Foudras.

Est-il besoin de s'étendre sur *les honneurs du pied* ? Voici devant l'invité, auquel on a voulu faire la politesse de la chasse, le premier piqueur, découvert, qui présente sur sa toque le pied de l'animal. Honneur coûteux, puisque le bénéficiaire doit le reconnaître par une générosité hautement taxée !

Remarque : Si l'on dit *cor de chasse* au lieu de *trompe*, on scandalisera toujours un veneur, même en évoquant le vers de Vigny :

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois.

Autre précepte : Pour l'invité, ne pas fouler la voie de l'animal. Il évitera ainsi de dérouter les chiens, et de provoquer l'impatience du maître d'équipage.

Celui-ci fera preuve de sang-froid et par conséquent de savoir-vivre, en adressant au délinquant une observation ferme, mais courtoise, sans se laisser emporter par une colère débordante.

Et nous avons gardé pour la fin de ces quelques lignes sur la chasse à courre, le trait que voici, à cause de l'illustration que lui donne une page de Chateaubriand.

Un invité ne doit jamais dépasser le maître d'équipage. En l'occurrence, l'invité était Chateaubriand, le maître d'équipage, Louis XVI.

« Le duc de Coigny me fit prévenir que je chasserais avec le roi dans la forêt de Saint-Germain. Je m'acheminai de grand matin vers mon supplice, en uniforme de « débutant », habit gris, veste et culottes rouges, manchettes de bottes, bottes à l'écuyère, couteau de chasse au côté, petit chapeau français à galon d'or. Nous nous trouvâmes quatre « débutants » au château de Versailles, moi, les deux messieurs de Saint-Marsault et le comte d'Hautefeuille. Le duc de Coigny nous donna nos instructions, il nous avisa de ne pas couper la chasse, le roi s'emportant lorsqu'on passait entre lui et la bête. Le duc de Coigny portait un nom fatal à la reine. Le rendez-vous était au Val, dans la forêt de Saint-Germain, domaine engagé par la couronne au maréchal de Beauvau. L'usage voulait que les chevaux de la première chasse à laquelle assistaient les hommes présentés fussent fournis des écuries du roi.

» On bat aux champs; mouvement d'armes, voix de commandement. On crie : Le roi! Le roi sort, monte dans son carrosse : nous roulons dans les carrosses à la suite. Il y avait loin de cette course et de cette chasse avec le roi de France à mes courses et à mes chasses dans les landes de la Bretagne; et plus loin encore à mes courses et à mes chasses avec les sauvages de l'Amérique : ma vie devait être remplie de ces contrastes.

» Nous arrivâmes au point de ralliement, où de nombreux chevaux de selle tenus en main sous les arbres, témoignaient leur impatience. Les carrosses arrêtés dans la forêt avec les gardes; les groupes d'hommes et de femmes, les meutes à peine contenues par les piqueurs, les

aboiments des chiens, le hennissement des chevaux, formaient une scène très animée. Les chasses de nos rois rappelaient à la fois les anciennes et les nouvelles mœurs de la monarchie, les rudes passe-temps de Clodion, de Chilpéric, de Dagobert, la galanterie de François I^{er}, de Henri IV et de Louis XIV.

» J'étais trop plein de mes lectures pour ne pas voir partout des comtesses de Chateaubriand, des duchesses d'Etampes, des Gabrielle d'Estrées, des La Vallière, des Montespan. Mon imagination prit cette chasse historiquement, et je me sentis à l'aise; j'étais d'ailleurs dans une forêt, j'étais chez moi.

» Au descendu des carrosses, je présentai mon billet aux piqueurs. On m'avait destiné une jument appelée « l'Heureuse », bête légère, mais sans bouche, ombrageuse et pleine de caprices; assez vive image de ma fortune, qui chauvit sans cesse des oreilles. Le roi mis en selle, partit; la chasse le suivit, prenant diverses routes. Je restai derrière à me débattre avec l'Heureuse, qui ne voulait pas se laisser enfourcher par son nouveau maître, je finis cependant par m'élancer sur son dos : la chasse était déjà loin.

» Je maîtrisai d'abord assez bien l'Heureuse, forcée de raccourcir son galop elle baissait le cou, secouait le mors, blanchi d'écume, s'avancait de travers à petits bonds; mais lorsqu'elle approcha du lieu de l'action, il n'y eut plus moyen de la retenir. Elle allonge le chanfrein, m'abat la main sur le garrot, vient au grand galop donner dans une troupe de chasseurs, écartant tout sur son passage, ne s'arrêtant qu'au heurt du cheval d'une femme qu'elle faillit culbuter au milieu des éclats de rire des uns, des cris de frayeur des autres. Je fais aujourd'hui d'inutiles efforts pour me rappeler le nom de cette femme, qui reçut poliment mes excuses. Il ne fut plus question que de l'aventure du « débutant ».

» Je n'étais pas au bout de mes épreuves. Environ une demi-heure après ma déconvenue, je chevauchais dans une longue percée à travers des parties de bois désertes, un pavillon s'élevait au bout : voilà que je me mis à songer à ces palais répandus dans les forêts de la couronne, en souvenir de l'origine des rois chevelus et de leurs mystérieux plaisirs : un coup de fusil part : l'Heureuse tourne court, brosse tête baissée dans le fourré, et me porte juste à l'endroit où le chevreuil venait d'être abattu : le roi paraît.

» Je me souvins alors, mais trop tard, des injonctions du duc de Coigny, la maudite Heureuse avait tout fait. Je saute à terre, d'une main poussant en arrière ma cavale, de l'autre tenant mon chapeau bas. Le roi regarde, et ne voit qu'un débutant arrivé avant lui aux fins de la bête; il avait besoin de parler; au lieu de s'emporter, il me dit avec un ton de bonhomie et un gros rire : « Il n'a pas tenu longtemps. »

» C'est le seul mot que j'aie jamais obtenu de Louis XVI. »

CHAPITRE IX

L'INTIMITÉ A LA CAMPAGNE

Abandon des formules. — Vie intérieure.

Sensibilité de qui reçoit. — Franchise de qui est reçu.

Peut-être l'esquisse que nous avons donnée au lecteur des réceptions fastueuses à la campagne, lui laissera-t-elle l'impression d'une vie bien factice?

Toutefois, ces réunions — préférables certes à des contrefaçons de l'intimité qui exaspèrent ou accablent leurs victimes — peuvent avoir leur agrément, comme une détente passagère en un brillant décor, en des jeux d'esprit, en des « coquetages » superficiels. Mais la vie intérieure ne risque-t-elle point de s'y anémier, les échanges de sympathie, de demeurer éphémères, loin de l'intimité si propice à l'éclosion des véritables richesses de l'être? Et, au sortir de ces divertissements, n'est-on pas enclin à écouter le chant mélancolique de Patrice de La Tour du Pin?...

... les pauvres tendresses humaines
Avaient sombré sous les plus froids raffinements!

*
**

Quelle autre douceur d'hospitalité que celle d'un foyer,
jaloux de ne s'ouvrir qu'à un véritable ami!

Des usages? Des protocoles? A quoi bon!

Ici, tout est guidé par la délicatesse du cœur, c'est lui et lui seul qui indique les nuances avec lesquelles l'hôte doit être traité. On saura deviner ce qu'il faut lui laisser de liberté, même de solitude, et comment il convient, en même temps, de répondre à son besoin d'écouter et de se faire entendre.

Quant à celui qui vient, on ne lui demande pas de masquer son moi, comme dans la vie du monde. Au contraire, l'expression sincère de ce *moi*, connu et aimé dans la maison qui s'ouvre, y apportera cette offrande de sympathie que l'on attend de lui comme il l'attend des autres.

Qu'il se montre gai, s'il est gai, triste, s'il est triste.

Un tel accueil est indépendant des fortunes de ceux qui le prodiguent. On le trouve aussi bien dans le faste que dans la pauvreté.

Il procède des êtres, et non des choses.

TROISIÈME PARTIE

LA VIE DU DEHORS

CHAPITRE PREMIER

LES CERCLES

Le foyer du vieux garçon. — Services que les cercles peuvent rendre. — De quelques cercles. — L'égalité qui y règne. — Présentations. — Les vieux habitués.

C'était à Pétersbourg vers 1880. Un célibataire impénitent conviait quelques camarades à dîner au *club anglais*. L'un d'entre eux déclina l'invitation, retenu par un repas de famille. Et, comme c'était un convive apprécié, le clubman auquel était opposé le refus, laissa tomber ces mots :

« La famille est une institution inventée pour nuire au cercle! »

Le *cercle* est le foyer de beaucoup de vieux garçons. Ils y trouvent un emploi à leur goût de sociabilité et échappent au malaise de la solitude qui les guette, tout en conservant cette indépendance dont ils sont avides.

Cependant un club n'est pas uniquement composé de célibataires. Aux heures de détente, de plus en plus rares, des fins de journée, des hommes éminents ne craignent pas de venir se délasser de leurs travaux en compagnie d'amis vers lesquels les attirent des habitudes de vie commune et parfois des affinités d'esprit.

Il est, dans Paris, tel cercle dont Talleryrand fut le fondateur, qui servit peut-être de berceau à ces combinaisons

politiques, si judicieusement exposées par Daniel Halévy dans *La République des ducs*.

Dans ce même cercle, Edouard VII, alors Prince de Galles, se faisait réserver un appartement pour y tenir les conversations qui devaient aboutir à l'Entente cordiale.

On voit par là que les clubs ne méritent pas toujours le reproche qu'on leur adresse facilement, d'encourager l'oisiveté stérile. Il leur arrive d'accorder à de hauts esprits de hauts loisirs.

Les plus vieilles traditions s'y peuvent quelquefois aussi, dans une atmosphère de parfaite élégance, mettre au service de la prospérité nationale, par exemple, sous la forme d'une société d'encouragement à la race chevaline, groupement où s'inscrivent des noms évocateurs de longs services du passé.

Il est amusant de se rappeler que Lord Henry Seymour en fut l'un des fondateurs et le premier président.

Ainsi les cercles se recrutent parmi ceux que réunissent des tendances communes. Leur appellation souvent l'indique, tel ce club, qui, à son origine, rassemblait mêlés à des représentants d'activités plus urbaines, les agriculteurs châtelains, désireux de ne pas oublier l'appel de la terre familiale. On l'appelait « l'Agricole » ou le « Cercle des Pommes de terre ».

Voyons aussi se grouper en un cercle qui a déjà près d'un siècle d'histoire, les dilettantes qui se plaisent à attirer les artistes, afin de les honorer en leur personne et en leurs œuvres.

D'autres clubs plus modernes, dont le dessein principal est de favoriser les industries nouvelles, rajeunissent les anciennes formules, en mettant à la disposition des membres, selon les plus récents progrès, le délassement du sport et les bienfaits de l'hygiène. Là se rencontrent, autour du plongeur, en des tenues inspirées plus par le Paradis Terrestre que par les habitudes de la ville, des

hommes de tous âges, dont beaucoup viennent oublier, sous l'aspect de l'athlète, les soucis d'une journée d'affaires.

Un autre cercle qui, pour ne pas répondre à la formule habituelle d'un club où l'on se recrute par cooptation, sert une grande idée d'intérêt général. Nous voulons parler du *Cercle Militaire*, qui met à la disposition des officiers de l'active et de la réserve des facilités de logement et de table, si appréciables en une époque menaçante pour les classes moyennes. Là se célèbrent parfois des solennités, rehaussées par l'éclat qu'y apportent les représentants des gloires militaires de la France.

*
**

Nous aurons la galanterie de ne pas rechercher pourquoi l'élément féminin s'est trouvé, jusqu'à nos jours, banni de ces cercles. Est-ce par une sorte d'extension de la loi *salique* qui suppose la suprématie masculine, ou ne serait-ce pas, au contraire, en vertu d'un instinct de défense naturelle contre ce charme d'inquiétude que les femmes traînent après elles?

N'est-ce point plus simplement pour écarter les sujets de discorde entre les hommes?

Mais, là encore, la vie moderne tend à faire céder ce rempart de protection que, peut-être par égoïsme, l'homme s'était construit.

Et voici un grand cercle qui, déjà privilégié par la parure de ses jardins, a voulu les orner des grâces de la femme. Né pendant les heures angoissées de la guerre pour resserrer la solidarité entre les Alliés, il a ouvert par la suite aux étrangers de tous pays, dans le sourire que lui a donné la présence féminine, l'hospitalité de ses fêtes françaises.

*
**

Revenons maintenant à la vie typique des cercles, selon l'ancienne formule qui nous vient d'outre-Manche.

L'on y retrouve l'un des principes sur lesquels toute la vie sociale des Britanniques est fondée : l'harmonie heureuse établie entre les deux idées de démocratie et d'aristocratie.

Le cercle répond au concept aristocratique, quelle que soit par ailleurs l'origine de ses membres, en ce sens qu'il se réserve le droit souverain de choisir.

Et il se présente sous l'aspect démocratique, tant par son mode de scrutin, qui généralement appelle tous les membres au vote secret, que par cette idée fondamentale de l'égalité devant régner au club entre tous les collègues. Elle s'affirme, dès l'entrée d'un nouveau venu, par l'usage qui l'astreint, sans distinction d'âge ou de situation, à de très rares exceptions près, à se faire présenter à toutes les personnes présentes.

Voulons-nous un autre exemple de cette égalité à laquelle nul membre d'un cercle ne saurait se soustraire?

Un jour, il y a près d'un siècle, un général célèbre, rencontrant au club un de ses officiers d'ordonnance, lui adressa en particulier, mais assez fort pour que les éclats de voix parvinssent à un groupe voisin, de sévères remontrances sur une question de service. Celui-ci les écouta dans l'attitude de déférence que commande la discipline militaire.

Mais le président, qui avait entendu, emmena le général à l'écart et, avec infiniment de courtoisie, lui laissa entendre qu'à l'intérieur du club, quelles que fussent les distances hiérarchiques, toujours ménagées par le respect, nul collègue ne saurait user de son autorité à l'égard d'un autre.

La vie de cercle se rattache étroitement à notre sujet. La politesse y règne en souveraine. Rien ne peut être plus nuisible à un candidat que le soupçon d'y manquer.

Les clubs ont leurs usages particuliers, inspirés par leur désir d'unir la courtoisie à l'indépendance. On les éclairera en se reportant à l'origine anglaise de ces groupements, considérés comme le prolongement du chez-soi.

Ainsi l'on se quitte sans prendre congé. On abandonne un groupe pour aller s'asseoir, dans la même pièce, à la table des journaux. On peut, sans manquer à la bienséance, s'assoupir dans un fauteuil.

Naguère, il était courant de garder, dans les salons du cercle, le chapeau sur la tête. C'était au temps du haut-de-forme que l'on soulevait quand on s'abordait.

Toutefois, le souci d'urbanité entre collègues reste grand. Les vieillards en donnent l'exemple le plus frappant lorsque, abîmés en leur fauteuil, où les immobilisent presque leurs infirmités, ils font un effort pour se mettre debout, arc-boutés sur leur canne, afin de souhaiter la bienvenue au jeune homme de vingt ans qu'on leur présente.

**

Il est dans les cercles une grande affaire. C'est d'y entrer!

Opération aisée pour les fils des membres et toujours un peu délicate pour ceux qui n'y ont point de proches. Le choix des parrains est alors des plus importants. C'est à la caution qu'ils donnent, au jour sous lequel ils dépeignent leur filleul, que celui-ci devra le bénéfice du préjugé favorable qui ouvrira les portes du cercle.

Comme en tout scrutin, les impondérables mènent le jeu. On trouvera parfois plus d'avantages à être peu connu qu'à l'être trop. Et un demi-effacement n'est pas le plus mauvais moyen de réussir. Sans doute les clubs

sont-ils flattés de voir leur prestige servi par des hommes de premier plan; mais ils n'aiment pas beaucoup les gens qui prennent trop de soins de se faire valoir eux-mêmes.

L'art de la présentation consiste à ne jamais tenir pour acquis un résultat, même quand il semble incontesté. La bonne tactique est de solliciter comme une véritable faveur la bienveillance que l'on demande pour son candidat.

Quelquefois des cabales se forment, et c'est à l'habileté des parrains de les déjouer à leur naissance, car bientôt il serait trop tard. C'est à eux, également, de mesurer, par leur intuition, le degré de résistance possible, ou bien de se replier sans livrer bataille. Il est rare que l'on dise brutalement : « Votre candidat est indésirable. » C'est au regard, au son de la voix, à quelques réticences que se manifeste, avec discrétion, une hostilité quelquefois très forte.

La candidature est-elle maintenue? Voici le jour du scrutin. Les parrains sont en jaquette.

Des paravents sont déployés en manière d'isolaires. Auprès d'eux se tiennent les parrains qui voient défiler les votants. C'est alors l'ultime recommandation et la recherche, quelquefois inquiète, de l'arrière-pensée voilée par le regard.

L'heure fixée pour le dépouillement sonne. Deux scrutateurs du comité proclament le résultat. L'anxiété aura duré plus ou moins longtemps, suivant le nombre de boules noires déposées dans l'urne.

Le résultat est-il négatif? La courtoisie impose cette formule : *Monsieur Un Tel est ajourné.*

Et l'on assiste au départ digne et triste des parrains qui souvent, en guise de protestation muette, quittent les salons.

Si la décision est favorable, elle est immédiatement communiquée à l'intéressé qui l'attend non loin des lieux où se décide son sort.

Soit le soir même, soit le lendemain, on procède à son initiation. Le voilà dans le cercle, amené de personne en personne, de groupe en groupe, toujours aimablement, mais non sans curiosité, dévisagé par ses nouveaux collègues. Il entend les mêmes phrases d'accueil dont le plus ou moins de sincérité n'est révélé que par la nuance de la voix.

Au bout de quelques instants, son cerveau est transformé en véritable kaléidoscope. Les noms et les visages dansent éperdument devant lui.

Mais son épreuve n'est pas finie. Les parrains vont le présenter aux collègues assis devant les tables de jeux, et cela n'est pas facile. On ne doit pas déranger les joueurs qui, pourtant, ne seraient pas du tout satisfaits qu'on les oubliât. Il faut guetter le moment où l'on distribue les cartes et ne jamais interrompre une partie, encore moins avoir l'air de s'intéresser à elle.

**

Ces formalités remplies, le nouveau venu est abandonné à son propre sort. Qu'il se garde bien de prendre trop tôt ses aises! Qu'il observe les façons des habitués. *Un Tel* occupera toujours la même place, à la table de la salle à manger. Cet autre aura coutume de lire les mêmes journaux, à la lumière d'une lampe préférée. Celui-ci fera sa correspondance, toujours au même bureau.

Celui-là enfin tient, depuis de longues années, ses assises en un fauteuil qui semble être pour lui un bien viager. Il ne quitte jamais Paris, ne va jamais ailleurs qu'au cercle et, lorsque vient la saison d'été, il annonce qu'il ira à la campagne, c'est-à-dire qu'il fait transporter son siège attitré, de la cheminée à la fenêtre!

**

Un jour, à la stupéfaction de ses collègues et du personnel, on ne vit plus ce vieillard. C'était la première fois, depuis plus d'un quart de siècle, qu'il manquait d'arriver toujours à la même heure! On s'enquit de lui, il était gravement malade.

Un de ses amis fut appelé à son chevet. Dès l'entrée du visiteur, le mourant murmura d'une voix faiblissante :
« Mon cher, je suis sur mes fins, parlez-moi du cercle! »

CHAPITRE II

RESTAURANTS — DANCINGS THÉÂTRES... OPÉRA

*De la tenue dans les lieux publics.
Hier, aujourd'hui. — Rétrospective à l'Opéra.*

On sort, beaucoup plus fréquemment qu'autrefois, dans les endroits publics. Ces sortes de réunions, si généralisées, marquent le changement profond opéré dans les mœurs.

Sous la Troisième République, avant 1914, les femmes « comme il faut » n'allaient qu'une fois par an au restaurant. Et cela, au « Café de Paris » les jours des Drags. « Maxim's » était alors réservé aux hommes, et aux dames qu'on appelait « *les Dames de chez Maxim's* ».

A la vérité, il serait difficile d'édicter une réglementation qui régît ces distractions en commun. Elles sont seulement soumises aux lois ordinaires de la politesse, et peut-être ne serait-il pas inutile de rappeler qu'elles se trouvent assujetties aux lois plus générales de la bienséance. Oserons-nous ajouter, aussi, aux lois d'une certaine dignité qu'aucun goût de simplicité et de naturel ne saurait faire oublier, pas plus aux hommes qu'aux femmes ?

Remarquons en passant qu'il est aujourd'hui fréquent d'offrir des repas au restaurant ou de s'y réunir, chacun payant sa quote-part.

Dans l'un comme dans l'autre cas, le souci de suivre

un protocole pour placer les convives est fort atténué. La disposition même des lieux ne se prête pas à une étiquette rigoureuse. L'on se groupe plus selon la commodité ou la sympathie que selon la hiérarchie. Un type de répartition des convives au restaurant est celui-ci : quand il y a une banquette confortable, on y fait asseoir les femmes les unes à côté des autres, les hommes se mettant en face sur des chaises.

Ces observations ne valent pas, bien entendu, pour les dîners d'apparat, offerts dans certains grands hôtels.

Soucieux de ne point nous appesantir à nouveau sur cette question, nous offrirons à la jeunesse, pour essayer de l'amuser, un petit tableau rétrospectif des sévérités qui accompagnaient les divertissements de quelques-unes de nos grand-mères.

Elles allaient au spectacle, mais dans une loge, et il existait un modèle de robe, dite de théâtre, dont la chaste guimpe, à peine transparente, voilait le décolleté.

Le décolleté véritable n'était admis, dans un lieu public, qu'à l'Opéra, et le mardi, jour d'abonnement, aux Français.

On apercevait des loges grillagées dont le mystère intriguait le regard. Qui donc les occupait ? Les personnes en demi-deuil dont la présence n'aurait pu être tolérée autrement. Mais d'autres sortes d'occupants pouvaient se trouver dans ces loges : des gens en quête d'*incognito*. C'était un jeu indiscret de guetter leurs sorties.

Quant au restaurant, on l'appelait le *cabaret*. Et ce terme marquait à la fois une nuance de blâme et d'envie.

Quelques femmes du monde allaient bien parfois au *cabaret*, mais de façon tout exceptionnelle. L'on n'aimait à parler de ces échappées ni devant les parents, ni devant les enfants.

Le grand divertissement, c'était l'Opéra.

Le lundi, les salons, si l'on nous permet cette image, s'y transportaient. Et l'on peut dire que les loges, appartenant à des abonnés, formaient une constellation de boudoirs, gravitant autour du spectacle. Leur disposition intérieure, telle qu'elle existe encore aujourd'hui, forme un véritable petit appartement de réception et prouve qu'à l'origine, l'Opéra était conçu comme un lieu non seulement destiné aux joies de la musique, mais aux manifestations caractéristiques de la vie de société.

C'est vrai aussi de l'Opéra-Comique, où tant de fiancailles se sont ébauchées dans la fameuse avant-scène que telle famille possédait à titre héréditaire.

Les jeunes filles, en effet, à leurs débuts dans le monde, étaient conduites à l'un et l'autre de ces grands théâtres. Mais quelle circonspection présidait au choix des pièces!

Faust n'était pas admis par toutes les mères. L'une d'elles, s'étant laissé fléchir, accepta de conduire sa fille à cette représentation. Mais, prise de scrupules au moment où ceux de Marguerite faiblissaient, elle s'écria pour libérer sa conscience :

« Titine, si ça te scandalise, ne regarde pas! »

Aux lundis de l'Opéra, les loges étaient généralement occupées par les mêmes personnes et c'était un des usages les plus courants que d'y convier ses relations. A peine donné le signal de l'entracte, les portes s'entrouvraient aux visites des hommes. Quant aux femmes, l'usage était qu'elles ne devaient point en sortir.

Les vieux abonnés des fauteuils délaissaient fréquemment ce devoir purement mondain pour aller rejoindre, au foyer de la danse, le chœur des ballerines en mousseline blanche. Qui n'a vu, en quelque exposition rétrospective, des tableaux de l'époque représentant un gentleman entre deux âges, aux favoris grisonnants, le haut-de-forme incliné vers l'oreille et s'appuyant sur une canne à pom-

meau d'or que tenait une main gantée. Tout autour de lui palpite un essaim d'abeilles que la nature aurait vêtues de blanc.

*
**

La représentation est terminée. Et c'est la fameuse descente du grand escalier ou plutôt... c'était!

Le faste des spectacles ne se limitait pas à la scène.

En ce long défilé vers la sortie, le spectateur gardait jusqu'au bout le sentiment de ce que le décor impose à l'attitude.